

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE DE BIBLIOTHECAIRES

AUX SOURCES DE LA BIBLIOTHEQUE BLEUE :
ESSAI SUR LES IMPRESSIONS POPULAIRES DE
CLAUDE NOURRY ET PIERRE DE SAINTE-LUCIE

Mémoire présenté par Elisabeth DOUCHIN

Sous la direction de Jeanne-Marie DUREAU
et de Marie-Anne MERLAND



1980/19

1980

16ème promotion

Introduction

Art populaire, littérature populaire : ces formes d'expression longtemps tenues pour mineures et plus ou moins méprisées - tant pour leur contenu jugé de peu d'intérêt, qu'en raison de leur grande diffusion (ce qui est très répandu ne peut être que sans valeur...), constituent aujourd'hui - et depuis quelques dizaines d'années - un centre d'intérêt important aussi bien dans le domaine de la recherche que dans le grand public.

Dans le domaine scientifique, le développement de l'histoire sociale et la place de plus en plus grande que prend dans celle-ci l'histoire des mentalités, ont amené peu à peu l'émergence de la conscience populaire comme sujet ou comme moteur des événements historiques. Ceci par opposition à une époque où l'histoire semblait n'avoir été faite que par quelques acteurs privilégiés - princes, ministres, grands personnages... - qui de fait en ont occupé le premier plan. Les dépouillements patients d'archives ont redonné peu à peu la parole à tous ces acteurs muets de l'histoire qu'on avait jusqu'ici plus ou moins ignorés : il faudrait citer ici les travaux, passés ou en cours, d'historiens comme G. Duby, E. Leroy-Ladurie, Y.-M. Bercé, P. Goubert, M. Denis, M. Vovelle et bien d'autres...

D'une manière plus générale, on peut remarquer le goût qui se répand (en partie d'ailleurs par la vulgarisation des travaux en question, dans les collections de poche, les émissions de radio et de télévision, etc.), pour les traces du passé antérieur à la société industrielle ; le sentiment - qui n'était pas si aigu il y a encore une dizaine d'années - que tout cela, qui a constitué pendant des siècles la vie des générations précédentes, risque de disparaître définitivement dans les soubresauts de la société industrielle. Toutes ces traces de notre passé - même récent - sont de plus en plus ressenties comme précieuses, au même titre que l'environnement naturel menacé par les excès du progrès industriel.

De là, aussi, le sentiment plus ou moins conscient - peut-être lié à l'insécurité des temps - de la nécessité de retourner aux sources supposées de la sagesse séculaire, de la sagesse populaire...

On peut voir là, sans doute, quelques unes des causes de l'intérêt convergent des milieux scientifiques et du grand public pour les formes d'expression populaires, intérêt dont témoignent, outre les travaux déjà cités, des phénomènes aussi différents que la création du Musée des Arts et Traditions populaires, ou le goût actuel pour la "brocante" et toutes les sortes d'objets anciens...

En ce qui concerne la littérature populaire, cependant, il faut noter tout de suite à quel point, et malgré l'intérêt qu'elle suscite aujourd'hui, l'expression "littérature populaire" est encore marquée d'ambiguïté : s'agit-il d'une littérature "pour le peuple" - l'expression a alors souvent une connotation péjorative : "bonne pour le peuple", c'est à dire de contenu facile, voire vulgaire. Il s'agit alors d'une littérature de grande diffusion, exploitant justement cette facilité ou cette vulgarité dans un but de profit (on pourrait en trouver de nombreux exemples dans l'édition actuelle depuis le roman-photo et la presse du coeur jusqu'à la littérature dite pornographique). Ou bien est-ce une littérature émanant du peuple, c'est à dire traduisant ses espoirs, ses joies, son mode de vie...? En fait il s'agit d'une réalité complexe dans laquelle entre sans doute un peu des deux aspects, dans une sorte de va-et-vient et d'interaction. Ce n'est pas dans une réflexion abstraite qu'on peut répondre à cette question et résoudre cette opposition mais seulement dans l'examen de la réalité historique. "Littérature pour le peuple" ou "littérature du peuple" ? L'histoire le dira ...

Cependant, si l'art et l'artisanat populaire ont laissé comme matière première de l'histoire des traces souvent fragiles - sculptures, fresques, outils...- mais palpables, et qui peuvent remonter jusqu'à l'époque préhistorique, il n'en est pas de même, au départ, de la littérature populaire. Aux origines de toute littérature, en effet, il y a la tradition orale. Celle-ci, bien sûr, s'est trouvée pour une part fixée assez tôt par l'écrit (et le mot même de "lit-

térature", forgé sur les "lettres" de l'alphabet, implique un lien avec l'écrit), mais le mode de reproduction employé jusqu'au Moyen Age, le manuscrit, lent et coûteux, ne permettait pas une large diffusion pour laquelle l'oral restait privilégié. On pourrait penser que l'invention de l'imprimerie, par les possibilités de multiplication des textes qu'elle offrait dès le début allait permettre une diffusion rapide de l'écrit dans toutes les classes de la société dans la mesure où celles-ci pouvaient le recevoir.

En fait, pour des raisons complexes, dont la principale est sans doute le coût du livre à cette époque, il faut attendre le 17^e siècle pour trouver des traces importantes d'un ensemble d'aspect homogène à destination vraiment populaire (dans l'intention de ses éditeurs comme dans l'usage qui en fut fait par ses destinataires).

Cet ensemble, connu sous le nom de Bibliothèque bleue, et dont la circulation durera du 17^e au 19^e siècle, a été étudié quant au contenu - ou du moins les vestiges qui nous sont parvenus - par Robert Mandrou, à partir de 1964, puis par Geneviève Bollème, et recensé (quoique d'une manière non exhaustive, et sans inclure les almanachs) par Alfred Morin en 1975 dans son Catalogue descriptif de la Bibliothèque bleue. A. Morin a relevé 1389 éditions différentes correspondant probablement à quelques centaines de titres. Mais on peut penser, étant données à la fois la fragilité et la grande diffusion de ce genre de publications (d'autant moins conservées qu'elles étaient plus répandues), que leur nombre était inversement proportionnel à la petite quantité qui nous en est parvenue. (Il est difficile d'avancer un chiffre, mais en 1722 le stock d'un des Oüdot, imprimeurs troyens de la Bibliothèque bleue, comptait par exemple 40.000 livrets imprimés et du papier pour en composer environ 360.000...).

Ces fameux petits livrets, couverts du papier bleu d'emballage du sucre - mais qui était parfois gris, ou jaune ou rose..- ont sillonné la France et particulièrement les campagnes par la voie des colporteurs pendant plus de deux siècles. Ils présentent une grande homogénéité d'aspect et se caractérisent surtout par l'emploi de matériaux bon marché : couverture grossière, papier un peu buvard,

emploi de caractères et de bois usés, ... petits formats (in-8°, in-12, in-32...), et en moyenne une cinquantaine de pages.

Leur contenu, plus complexe, présente cependant une unité profonde que s'efforcent de dégager les études de Robert Mandrou et de Geneviève Bollême?

La Bibliothèque bleue est donc le type même d'une production à destination populaire, et dont nous soient parvenus des restes suffisamment significatifs.

Elle n'était pas cependant la première et unique tentative du genre.

Avant même l'invention de l'imprimerie - dès la fin du 14e siècle - et procédant d'une technique tout à fait différente, les livrets xylographiques largement illustrés, dérivés des bois gravés utilisés pour les images populaires, s'efforcent de reproduire et de multiplier dans le peuple les grands thèmes religieux et moraux de l'époque, avec les Bibles des pauvres, Miroirs de la rédemption, Passions du Christ, Vies des saints, Arts de mourir, etc. L'imprimerie apportera une nouvelle technique pour les textes mais intégrera pour l'illustration l'art de la gravure sur bois en utilisant même directement les bois gravés des xylographes.

Les premiers livres imprimés, on l'a dit, furent en raison de leur coût d'abord réservés aux classes les plus aisées et, forcément, aussi les plus instruites de la société.

Cependant, comme l'écrit H.-J. Martin : "L'idée d'assembler dans une même forme gravure sur bois - empruntée aux xylographes - et caractères de plomb" - et qui aboutit au livre typographique illustré - "semble née à Bamberg en 1460-1462 pour répondre à un objectif précis : diffuser une littérature pieuse et moralisante destinée aux non-doctes". Le fonds ainsi constitué en Allemagne (Augsbourg, Ulm, Cologne, puis Bâle) atteindra ensuite la Flandre, puis la France par Lyon. Le libraire Guillaume Le Roy, originaire de Liège, fait traduire d'allemand en français et imprimer ces textes qui se diffusent bientôt dans toute la France. Ils constituent déjà un fonds homogène dans la ligne des écrits xylographiques moralisants (Légende dorée, Vita Christi etc.) avec en outre déjà une encyclopédie ~~et~~, des chroniques et des romans, et semblent destinés particulièrement à la bourgeoisie aisée des villes.

Cette tendance à une diffusion plus large du livre typographique va encore s'accroître à la fin du 15^e siècle à partir des années 1490.

À Paris apparaissent des séries de publications assez minces ou plaquettes destinées à une large clientèle. Guy Marchand publie en 1486 la première Danse macabre et en 1491 le Calendrier des bergens qui connaîtront un immense succès. Les Le Noir publient des romans de chevalerie dans des éditions plus courantes. Les Trepperel et Janot des ouvrages pratiques comme des traités de cuisine ou de médecine populaire, aussi bien que des Noëls ou des Vies de saints.

Mais le mouvement s'accroît encore et atteindra semble-t-il son plus grand développement à Lyon dans les années 1495-1545 où des imprimeurs comme Ortain et Schenck, Pierre Maréchal, les Chaussard, Claude Nourry, Pierre de Sainte-Lucie, etc. multiplient à leur tour ce genre de petits livres dont l'aspect tranche avec la production antérieure. Ils s'inspirent à la fois des éditions de Guillaume Leroy et de celles de leurs prédécesseurs parisiens immédiats.

Il semble qu'on soit là tout à fait aux sources de la Bibliothèque bleue, tant par le choix des titres que par la présentation qui vise nettement à une large diffusion. (Déjà aussi se met en place pour ce genre de productions le réseau de distribution qui sera celui de la Bibliothèque bleue à partir du 17^e siècle : le colportage. Les travaux de A. Labarre sur Le livre dans la vie amiénoise du XVI^e siècle ont montré que des merciers d'Amiens vendaient déjà avec leur marchandise toutes ces petites publications qu'on appelait alors "fatras" et qui constituent avec la mercerie et d'autres bibelots le ballot des colporteurs. Ce même réseau ne tardera pas d'ailleurs à être utilisé de manière clandestine par la littérature calviniste.)

La production des imprimeurs lyonnais du 16^e siècle a été recensée pour la plus grande partie par Baudrier dans "La Bibliographie lyonnaise : recherches sur les imprimeurs, libraires, relieurs et fondeurs de lettres de Lyon au XVI^e siècle."

Il serait donc intéressant d'essayer de dresser, parmi les publications de ces imprimeurs apparemment spécialisés dans une production à large diffusion, la liste de celles qui peuvent être qualifiées de populaires, à la fois par leur présentation, leur contenu, et leurs destinataires.

Il faudrait ensuite comparer cette liste avec le contenu de la Bibliothèque bleue tel qu'il nous est parvenu, afin de voir quels sont les titres qui ont survécu, ceux qui ont disparu, les éléments nouveaux...

C'est ce que nous allons essayer de faire sur une petite partie du domaine en question : la production de Claude Nourry et de son successeur Pierre de Sainte-Lucie.

Nous nous efforcerons en premier lieu de déterminer les différents critères qui permettent de parler de "livre populaire", à partir desquels nous proposerons une liste de titres qui semblent y répondre.

Nous comparerons ensuite cette liste avec les titres de la Bibliothèque bleue recensée par A. Morin, en nous demandant si les traits communs - ou inversement les différences - permettent ou non de dégager la permanence à travers le temps d'une "mentalité populaire" qui serait peut-être à la fois l'auteur et le destinataire de cette production aux multiples aspects, objet actuellement de tant de recherches et de controverses : la littérature populaire.

Critères du livre populaire au 16^e siècle,
dans la production de Claude Nourry et Pierre
de Sainte-Lucie : 1500-1556.

Claude Nourry dit Le Prince (en raison d'une statue qui ornait la façade de son atelier), imprimeur à Lyon, exerça de 1500 environ à 1533, et son successeur Pierre de Sainte-Lucie (du nom de son bourg d'origine, près de Narbonne), de 1534 à 1556, d'après les renseignements recueillis par Baudrier dans les archives lyonnaises.

Claude Nourry, qui fut associé avec son gendre Pierre de Vingle de 1526 à 1531, avait épousé Claudine Carcan, fille de l'imprimeur lyonnais Janon Carcan. A la mort de Nourry en 1533, celle-ci se remaria avec Pierre de Sainte-Lucie qui avait été le "prote" de l'atelier de Nourry et devint aussi son successeur à la tête de l'imprimerie. Son intempérance, selon Baudrier, et sa mauvaise gestion, eurent des conséquences néfastes pour l'héritage de Nourry puisqu'elles aboutirent à la saisie d'une partie du stock et du matériel en 1551 (et pour Claudine Carcan à la perte de ses biens dotaux). Il cessa totalement d'exercer en 1556 et mourut en 1558.

Ces indications biographiques ne sont pas sans une certaine importance à une époque et dans un milieu - celui des imprimeurs lyonnais - où relations familiales et professionnelles sont étroitement mêlées et où les événements familiaux : mariages, décès, héritages, etc. expliquent souvent la transmission de matériel et de techniques qui déterminent la production. C'est nettement le cas des Le Prince, où ils expliquent à la fois la continuité de la production et son déclin.

De 1500 environ à 1556, la production de leurs presses recensée par Baudrier est de 256 impressions, dont 167 de Claude Nourry et 83 de Pierre de Sainte-Lucie - auxquelles s'ajoutent, pour la période 1533-1534, 6 impressions par "Claudine Carcan, veuve de Claude Nourry".

Quels critères peut-on retenir pour discerner dans cette production les ouvrages qui peuvent vraiment être qualifiés de "populaires", c'est-à-dire destinés à être lus par le peuple, et / ou exprimant des thèmes dans lesquels apparaît - ou se retrouve - la mentalité populaire ?

Mais avant de s'interroger sur le "livre populaire" - critères extérieurs et critères de contenu - peut-être convient-il de réfléchir sur son destinataire.

Le mot "peuple" au 16ème siècle, comme le note Natalie Z. Davis (dans Les cultures du peuple : rituels, savoirs et résistances au 16e siècle, chap. VII, l'imprimé et le peuple) signifie aussi bien l'ensemble d'une nation : "tous les sujets d'un royaume (- le peuple françois -)" ... ou "un groupe de population plus restreint, quoique nombreux encore : ceux qui étaient roturiers, face aux nobles; ceux qui avaient peu ou pas de biens, face aux riches; ceux qui étaient ignorants, face aux lettrés"... le "menu peuplé" qui "vit à la ville et à la campagne, composé de ceux qui cultivent la terre ou travaillent dans l'artisanat et les petits métiers". C'est en ce sens qu'il a été pris par R. Mandrou et G. Bollême dans leurs travaux sur la Bibliothèque bleue, touchant particulièrement le milieu rural.

Les trois oppositions dégagées par N. Z. Davis : roture / noblesse, pauvreté / richesse, ignorance / savoir, caractérisent diversement les couches populaires du 16e siècle, mais peut-être selon une sorte de pyramide où les couches inférieures cumulent les trois sortes d'handicaps (et qu'on pourrait d'ailleurs mettre en rapport avec les degrés de "pouvoir" de ces différentes catégories...) :

Au sommet, la bourgeoisie aisée - certes roturière - mais qui possède à la fois la richesse et l'instruction.

Puis la petite bourgeoisie des commerçants et artisans jouissant d'un certain bien, ayant comme on dit " pignon sur rue ", en voie de promotion, déjà dégagée du " menu peuple ", et possé-

dant - au moins pour des raisons pratiques - une certaine instruction.

En-dessous, ceux qui vivent en louant leurs services : compagnons, domestiques, avec une qualification précise, mais qui n'ont pas d'autres biens que leurs bras et leur savoir-faire : ils n'ont ni richesses, ni position sociale confortable, et un degré d'instruction qui peut varier beaucoup selon les corps de métier.

Enfin, tous ceux qui vivent - et meurent - au jour le jour : tous les "gagne-deniers", "manouvriers", portefaix, journaliers, qui viennent tout de suite grossir, à chaque famine, à chaque période difficile, ces masses énormes de vagabonds et de mendiants qui circulent à travers toute la France de l'Ancien Régime dans le sillage des guerres, des épidémies et des mauvaises récoltes.

Quel pouvait être alors l'impact du texte imprimé en France, au 16^e siècle, sur ces différents milieux populaires, aussi bien citadins que ruraux ? Il ne pouvait être que faible, assurément, étant donné le degré d'alphabétisation peu élevé de l'ensemble de la population de l'époque.

Pouvaient être touchées directement la bourgeoisie aisée, et une partie de la petite bourgeoisie des commerçants et artisans en voie d'alphabétisation.

Selon N. Z. Davis, toujours, la proportion d'artisans et de boutiquiers qui possèdent des livres - d'après leurs inventaires après décès - est déjà en 1560 ce qu'elle sera au 17^{ème} siècle (d'après les travaux de H.J. Martin), soit de 10 % environ parmi les possesseurs de livres. On trouve la première mention d'artisans et de petits marchands parmi ceux-ci vers 1520. Et à Paris, dans les années 1540 - 1560, sur 94 inventaires après décès, 10 % viennent de gens qui n'appartiennent pas à l'élite du commerce et de la justice. Il y a donc une progression de la pénétration de l'imprimé à partir de 1520 dans le milieu des artisans et des marchands, suivie d'une stabilisation. Cependant cette proportion des artisans parmi les possesseurs de livres est faible et bien inférieure à leur

proportion dans la population urbaine globale. Et, d'autre part, ils possèdent très peu de livres : souvent un seul, parfois deux ou trois. C'est alors un livre d'heures, ou une "Légende dorée", ou des Chroniques, accompagnés de livres pratiques, et, surtout vers la fin du siècle, d'un Nouveau Testament ou d'une Bible en français. On peut cependant supposer que ces livres peu nombreux circulent et que leur usage déborde assez largement leur propriétaire : ils sont mis en gage ou revendus, assez fréquemment, prêtés aussi à ceux qui peuvent les lire. Ils sont aussi lus à haute voix, le soir, en groupe, ou à l'atelier, s'il s'agit de livres pratiques tels que les recueils de patrons de broderie (dont un certain nombre sont d'ailleurs édités par Claude Nourry et Pierre de Sainte-Lucie).

Quoiqu'il en soit de ses modes de circulation, on peut penser aussi qu'un des facteurs de pénétration du livre dans les milieux de l'artisanat, et un facteur d'alphabétisation particulièrement actif, a été le développement de l'imprimerie elle-même. Non pas tant par la diffusion de l'imprimé - puisque celui-ci ne peut atteindre directement que des gens déjà instruits - mais par son mécanisme même, et par la participation qu'elle réclame de ces milieux d'artisans pour son fonctionnement. Le livre est un produit qui se trouve, par lui-même, à la charnière de la technique et de la culture. Il est donc inévitable que ceux qui en étaient les artisans aient été les premiers bénéficiaires de ce "media" qu'ils contribuaient à créer : on entre dans l'atelier comme apprenti ou comme pressier, plus ou moins, voire totalement, illettré (surtout aux débuts de l'imprimerie). On apprend à lire et on s'instruit, au contact du travail, pour devenir compagnon, quelquefois maître-imprimeur. D'où le rôle particulier qu'ont toujours joué les compagnons imprimeurs, à la fois conscients de leur spécificité souvent acquise par eux-mêmes, et solidaires de ce milieu d'artisans dont ils font partie.

Dans les milieux ruraux, pour des raisons qui tiennent à l'isolement, au type d'activité, au moindre développement de l'instruction, le nombre de personnes susceptibles d'être touchées directement par l'imprimé est certainement encore plus faible qu'en ville. Les travaux d'E. Leroy-Ladurie sur les paysans du Languedoc à la fin du 16^{ème} siècle montrent que 3% seulement des travailleurs agricoles, et 10 % des paysans aisés savaient signer leur nom en toutes lettres. Ce qui est très inférieur aux résultats d'études analogues sur une population urbaine (environ 50 % des artisans dans une étude faite à Lyon pour la période 1560-1570).

Quelques personnes seulement dans un village devaient être capables d'accéder directement au livre, en dehors du clergé et des petits nobles qui - bien que n'appartenant pas aux classes populaires - ont à la campagne partie liée étroitement avec le peuple, par leur mode de vie et leurs intérêts.

Par contre, par ces différents intermédiaires, les quelques villageois instruits, le hobereau ou le curé, peuvent être touchés indirectement tous les habitants du village : tous ceux qui fréquentant la maisonnée - serviteurs et leurs familles, voisins, amis ... - et tous les auditeurs du sermon dominical...

Le moment privilégié pour cet échange est certainement la veillée telle que la décrit Noël du Fail (conseiller au Parlement de Rennes et issu d'une famille noble de Haute-Bretagne), dans ses Propos rustiques (1547), où un riche laboureur lit avec sa maisonnée quelques-uns de "ses vieux livres" : Les Fables d'Esopé, le Romant de la rose, le Kalendrier des bergers, dont les thèmes, pris et repris par le conteur, s'entremêlent avec les fées, les animaux qui parlent et autres loups-garou... Favorisée par les longues soirées d'hiver (en ville à la même époque elle tend à disparaître à cause de la longueur de la journée de travail), la veillée est l'institution rurale par excellence. Elle est (avec parfois les fêtes de village ou d'autres réunions), le lieu privilégié des re-créations collectives, le lieu de rencontre et d'interpénétration entre l'écrit et la tradition orale.

N. Z. Davis exclut un peu arbitrairement, semble-t-il, de ces contacts indirects avec l'écrit, ce qu'elle appelle : " une masse de population flottante complètement illettrée : ouvriers journaliers non-qualifiés, gagne-deniers et manouvriers, portefaix, crocheteurs, vagabonds et mendiants de profession " - c'est à dire la dernière "strate" des couches populaires... Si cela est peut-être vrai pour les deux dernières catégories, particulièrement marginales, rien n'empêche de penser que les autres, à l'occasion de leurs travaux temporaires, pouvaient participer à ces veillées et autres activités collectives : pour être analphabètes, ils n'en étaient pas moins capables d'ouvrir leurs oreilles, * ... et d'apporter aussi leur pierre à la création collective... Ils étaient même probablement - en raison de leur analphabétisme - parmi les "agents de transmission" les plus fidèles de la tradition orale. Et aussi, par leurs déplacements, agents de rencontre - et d'enrichissement - des diverses traditions locales.

On peut donc penser que déjà, au 16ème siècle, dans le monde urbain comme dans le monde rural, le livre "populaire", comme plus tard les livrets de la Bibliothèque bleue, avait une audience beaucoup plus large que celle délimitée par l'alphabétisation.

Et que, s'il y avait peu de lecteurs effectifs, il y avait par contre beaucoup d'auditeurs ~~potentiels~~, réels et potentiels..

Mais venons-en à l'objet lui-même, le livre, tel qu'il pouvait circuler dans ces différents milieux populaires.

Critères techniques du livre populaire

Les premiers critères du livre populaire seront des critères techniques.

En effet, une publication destinée à une grande diffusion doit avant tout être bon marché.

Ce qui signifie à l'époque, et encore aujourd'hui, l'utilisation de matières premières et de moyens techniques de reproduction au meilleur marché possible. Plus on veut vendre d'un produit, plus il faut abaisser les coûts de production pour abaisser le prix de vente et atteindre une diffusion maximum qui permettra de réaliser des bénéfices sur le nombre.

C'est un principe vieux comme le commerce, auquel les moyens de production industriels, au 20ème siècle, ont donné le développement que l'on sait (dans les grandes surfaces, par exemple), et dont l'aboutissement dans le domaine de l'édition peut être symbolisé aujourd'hui par le livre de poche.

Le coût de l'édition au 16ème siècle est déterminé en premier lieu par le prix de la matière première, le papier, qui peut aller jusqu'à 60/70 % du prix de revient total, alors qu'il n'en représente actuellement que 10 à 25 % .

Une impression économique sera celle qui utilise le moins de cette coûteuse matière première : on usera donc de petits formats, en réduisant le plus possible le nombre de pages par l'emploi des corps de caractères les plus petits. (Le record sera atteint dans ce domaine par Alde Manuce avec ses "classiques de poche", mais dont la diffusion restera limitée aux milieux humanistes). Les textes courts, naturellement, se prêtent mieux à ces conditions : pamphlets, textes officiels, avis divers... D'où le grand nombre de ces publications qui sont réduites à un seul cahier ou deux.

Autre élément déterminant pour obtenir un livre bon marché : le tirage. C'est malheureusement le point sur lequel nous avons

le moins d'indications.

On pense cependant que la moyenne des tirages, au début du 16ème siècle, oscille entre 1.000 et 1.500 exemplaires, parfois moins. Les ouvrages assurés d'un grand succès ne feraient pas, semble-t-il, l'objet de tirages beaucoup plus importants que les autres (C'est l'opinion de L. Febvre et H.J. Martin, dans L'apparition du livre, 1971, pp. 310 et svtes). On préférerait faire des tirages répétés, plutôt qu'un fort tirage de départ. (Peut-être en raison du coût du papier, pour ne pas immobiliser trop de capitaux, peut-être aussi à cause de la dimension artisanale des entreprises de l'époque, surtout aux débuts de l'imprimerie).

Dans la seconde partie du 16ème siècle, Plantin, pourtant imprimeur-éditeur très important, tire d'ordinaire entre 1250 et 1500 exemplaires. On peut penser cependant que toutes les petites pièces, et les ouvrages destinés à un large public, eurent d'emblée des tirages supérieurs à la moyenne. Le même Plantin tire à 2.500 exemplaires pour des livres scolaires et liturgiques. D'autre part, en Angleterre, à la fin du siècle, le chiffre des tirages fut limité artificiellement par la Stationers Company, afin que les compositeurs ne manquent pas de travail (Cf. Febvre et Martin, pp. 469-470). Il est intéressant de noter qu'alors seuls pouvaient être tirés à plus de 1250 ou 1500: "Les grammaires, les livres de prière, les catéchismes, les statuts et proclamations, les calendriers, les almanachs et les pronostications". C'est à dire précisément les ouvrages à grande diffusion et à destination populaire.

Entrent enfin en ligne de compte, comme éléments techniques, dans le coût des ouvrages au 16ème siècle : les caractères et les bois gravés qui servaient à l'illustration.

Une fonte de caractères coûte cher. On emploiera donc des fontes anciennes, surtout si la clientèle, qui n'aime pas le changement, préfère le gothique - et même la bâtarde, plus proche de l'écriture manuscrite. On utilisera des lettrines

et des lettres ornées anciennes, gravées sur bois au 15ème siècle.

Pour l'illustration proprement dite - vignettes, gravures etc. - faire graver de nouvelles plaques est également très onéreux. Pour un livre bon marché, deux solutions sont possibles : supprimer ou réduire les illustrations, ou bien les produire à moindres frais, soit en recopiant grossièrement des illustrations existantes, soit en utilisant des bois anciens, même usés. (et en utilisant souvent les mêmes bois). Certaines plaquettes de quelques feuillets seulement, ou dont le texte ne s'y prête pas particulièrement, ne comportent pratiquement pas d'illustrations : le texte est serré, les alinéas séparés seulement par quelques pieds de mouche. Seule la première lettre du texte est parfois une capitale ornée. On trouve quelquefois une vignette très simple au début du texte, et souvent la même dans des textes très différents.

Lorsque l'ouvrage est davantage illustré - ce qui est tout de même nécessaire pour des textes à destination populaire, à une époque où beaucoup de choses se transmettent encore par l'image, et où les illettrés sont les plus nombreux - on recopie les bois d'éditions antérieures, ou on emprunte des bois dont certains circulent ainsi depuis le 15ème siècle, et se retrouveront même dans l'illustration de la Bibliothèque bleue.

Dernier élément enfin, qui devrait être la résultante des autres et qui va déterminer la diffusion de la publication : le prix. Là aussi nous manquons d'indications précises et surtout nombreuses.

A titre d'indications, citons quelques exemples relevés par N. Z. Davis dans des sources diverses :
A Lyon, en 1520, 1 livre de pain noir coûte 5 deniers et un petit livre d'arithmétique élémentaire, 1 denier $\frac{1}{2}$. Vers 1540, à Paris, une livre de cire coûte 2 sous, une Bible des Noëls autant. Les Croniques du roi Louis onze, de Commines, en 1547, coûtent 5 sous, soit une demie journée de salaire d'un compagnon peintre ou imprimeur, et presque une journée entière pour un compagnon du bâtiment. Vers 1560, un Nouveau Testament en français, de petit format, coûte à peu près autant.

Ces quelques exemples indiquent que le livre, au 16ème siècle, reste un produit assez cher, même lorsqu'il est produit aux moindres frais, et sa diffusion dans les couches populaires s'en trouve limitée d'autant.

Mais comment se caractérisent particulièrement, dans cette production à destination populaire du 16ème siècle, les impressions des deux "Le Prince" ?

Caractéristiques des impressions populaires
de Claude Nourry et Pierre de Sainte-Lucie

Les formats

L'ensemble de leur production se caractérise par l'emploi de moyens et petits formats.

Pour Claude Nourry, sur 167 impressions recensées par Baudrier (+ 6 par Claudine Carcan), on trouve :

seulement 3 in-fol. (dont 1 petit), 85 in-4°, et 74 in-8°.

Soit la moitié d'in-4°, et à peine moins d'in-8° (Pour une dizaine d'ouvrages le format est inconnu de Baudrier, ce qui explique que les deux totaux ne correspondent pas exactement).

Parmi les in-4°: 28 ont moins de 50 ff (de 4 à 12 ff, 10 ; de 16 à 24 ff, 9 ; de 28 à 48 ff, 9). 30 ont de 50 à 100 ff, 15 seulement sont au-dessus de 100 ff..

Parmi les in-8°: 52 ont env. 50 ff. (21 de 6 à 16 ff ; 31 de 20 à 56), 8 ont entre 60 et 100 (de 64 à 96 ff), et 2 seulement ont plus de 100 ff.

Les 3 in-fol sont un Calendrier des Bergiers de 1502 ; un Prouffits champestres de P. des Crescens de 1530 (180 ff.), et un Peregrin de 1520 (petit in-fol.)

Pour Pierre de Sainte-Lucie, Baudrier recense 83 impressions, dont 33 in-4°, 47 in-8°, 2 in-16 et aucun in-fol.

Il semble avoir accentué la tendance de son prédécesseur à utiliser de petits formats : plus d'in-folios du tout, davantage

d'in-8° (plus de la moitié), et utilisation de l'in-16. (on ~~trouve~~ également un in-12 allongé).

Parmi les 33 in-4°, 24 ont moins de 50 ff. (dont 15 moins de 30 ff.); 4 ont de 50 à 100 ff.; 4 en ont plus de 100.

Parmi les 47 in-8°, 25 ont moins de 50 ff. (dont 20 moins de 16) ; 9 ont de 50 à 100 ff. ; 6 plus de 100 ff.

Les 2 in-16 ont respectivement 4 et... 348 ff. (: Novum Testamentum ed. vulgata.)

Les pièces inférieures à 50 ff. sont également plus nombreuses que chez Nourry et 26 ont moins de 15 ff.

Les tirages

La seule indication que nous ayons nous est fournie par la saisie de justice du 16 mars 1551 chez Pierre de Sainte-Lucie. Encore est-elle plus révélatrice de la composition du stock à cette date, puisqu'elle ne donne, pour le tirage, qu'une indication "a minima", et pour quelques titres seulement. On y trouve, entre autres :

- Quatre balles de livres appelés Vita Xri
- Trois " " " " des Quatre filz Aymon
- Cinq " tant de Peregrin que Pierre de Crescent
- Trois " de livres de lingerie...
- Un cent de livres de Danse macabre
- Cinq cent livres d'Alphabetum Sacerdotum
- " " " du cuisinier Taillevent
- " " " de Pierre de Provence
- Trois cent " de grammaire de Me Eloy...
- Deux cens livres de Tresignan en latin
- " " " " divers rapports
- " " " d'Urbain le mescoqueu...
- Cent " " de la vye saint Anthoine

Les stocks les plus importants étaient constitués par l'Alphabetum Sacerdotum (rituel très simplifié), le cuisinier ~~xxxxxxxxxxxxxxxx~~ Taillevent, et Pierre de Provence... (Ces deux derniers ne nous sont pas parvenus). Ces trois livres ont donc été tirés, en principe, au moins une fois, à 500 exemplaires; et ont certainement fait l'objet de nombreux retirages

Caractères

Nourry restera toute sa carrière fidèle à la gothique, bâtarde le plus souvent, qui caractérise à l'époque toutes ces plaquettes à destination populaire. Une bâtarde cependant plus sobre, moins accentuée (moins de boucles, ascendantes et descendantes plus courtes), que chez beaucoup de ses confrères parisiens - Trepperel ou Janot - pour le même genre de publications.

Pierre de Sainte-Lucie utilisa d'abord les caractères gothiques de Nourry. Puis deux fontes nouvelles de caractères romains et italiques, à partir de 1536, surtout pour des ouvrages d'actualité : Les disciples et amis de Marot contre Sagon, Theatre de française desolation sur le trespas de la tres auguste loyse... etc.

Il utilise parfois simultanément les caractères gothiques et les romains, comme dans : La deffaicte et detrouse du comte Guillaume devant Luxembourg (V. 1544 ; petit in-16 de 4 ff.)

Ornementation et illustration

Un certain nombre de ces textes - surtout dans les plus petits formats - ne sont que peu illustrés. En général on trouve cependant au moins une vignette assez simple, au verso de la page de titre, parfois répétée quelques feuillets plus loin ou à la fin du texte. Et une ou plusieurs lettrines gravées sur bois, carrées, au début du texte ou des différents chapitres, et comportant toujours à peu près les mêmes motifs : feuillages, fleurs, à l'intérieur de la lettre, animaux (porc-épic, serpent, dragon), parfois la tête d'un petit personnage. Pierre de Sainte-Lucie utilisa ces lettrines qui se trouvaient dans le matériel de Nourry.

On trouve aussi, dans des ouvrages en général plus illustrés, de grandes initiales gravées sur bois (à la page de titre, ou au premier mot du texte), ornées de grotesques et d'animaux fabuleux. Ces initiales se sont transmises aussi de Nourry à Sainte-Lucie. Certaines, comme une partie du matériel de

Nourry remontent à Claude Daygne (Nourry, d'après Baudrier, avait en effet acquis à son installation une partie du matériel de Claude Daygne, qui venait de mourir). C'est le cas, en particulier, de ce grand L historié avec des grotesques qui orne la page de titre de La Vengeance de nostre Sauveur (C.N., 1501). On le retrouve à la page de titre du Livre de Matheolus (S;l.;s.n.;s.d.), cité par Baudrier (XII,90) comme étant de Nourry, mais attribué à C. D. par le Suppl. au cat. des inc. de Lyon (p. 52)



La vengeance de nostre sauveur et redempteur ihesu crist: et la destructiõ de iherusa lem faicte par Vaspasien empereur de romme.

La vengeance de nostre sauveur, C. Nourry, 1501.

On trouve aussi un autre L historié, plus petit celui-là, dans de nombreux ouvrages de C. Nourry, en particulier : La grant danse macabre (1501), le Cathon en français (1504) le kälendrier des bergiers (1508) et, à nouveau dans les Prouffits champestres de Pierre de Sainte-Lucie en 1539.

Dans ces différents ouvrages la page de titre « et parfois le premier cahier - sont souvent imprimés en rouge et noir.



Le livre des profits champestres. — Initiale de P. de Sainte-Lucie.

